

H U B E R T   H A D D A D

UN MONSTRE  
ET UN CHAOS

*Roman*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

© Zulma, 2019 ; 2022, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
ou sur *Un monstre et un chaos*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*C'est arrivé, cela peut donc arriver de nouveau.*

PRIMO LEVI

## 8.

Depuis des jours, surtout la nuit, l'enfant erre à travers plaines et forêts, évitant les villages où pointe un clocher, les approches aboyeuses des fermes et des gentilhommières. Amaigri, il glane à découvert les fruits qui choient des arbres, pruniers à guêpes, noyers de malheur ou pommiers acerbes ; et dans les sous-bois, plus sereinement, les baies de ronciers, les noisettes et les fraises sauvages. Aussi une faim d'oiseau le tourmente où qu'il aille. Assez souvent, dès qu'il a soif, l'eau vive l'appelle d'un tintement de grelot. Au petit bonheur de ses errances, quand la nature autour de lui paraît confiante, il s'étend sur une botte de paille, dans un taillis, au creux d'une barque accotée au ponton d'un lac ombreux. Souvent, il ne dort qu'à demi, d'un œil et d'une oreille, épiant l'agitation épisodique, cris de hulotte, vol décousu de chauve-souris, flânerie d'un hérisson parmi les feuilles sèches, saut de carpe entre deux eaux noires, chicane d'étourneaux noctambules, scintillements de lucioles ou d'astéroïdes. Que pourrait-il échoir d'autre au grêle rejeton de la nuit ? L'épouvante s'est lentement muée en effroi et les tortures de l'absence en un mal lancinant. L'extrême désarroi face au monde disloqué se traduit en vertiges à la moindre inattention. L'enfant voudrait rejeter au loin l'assaut des apparences qui poussent vers lui d'étranges museaux fureteurs. Plus

rien ne ressemble à rien ; d'ailleurs tout s'efface. Il ne se souvient guère des noms et des visages. Il aimerait se dérober à la lumière, petit fantôme des ténèbres, et se coucher juste là, sous les feuilles mortes d'une ornière, parmi les blattes et les orvets.

Un matin, dans la grisaille de l'aube, alors qu'il tremblait de froid au repli d'un boqueteau envahi de lianes arbustives, lierre en fleur et bois du diable, un grondement de moteur le mit en garde ; il s'était abrité par nuit noire dans ce bout de chênaie au hasard du chemin. Ce qu'il vit à travers l'épais feuillage raviva la véhémence confuse de ses pires cauchemars.

À moins de cent mètres, deux camions militaires s'étaient rangés le long d'un mur de cimetière, sur le bas-côté d'une route perdue au milieu des chaumes du plus bel ocre visités par des nuées de freux et de sansonnets. Des soldats bottés et casqués, fusil en bandoulière, descendirent du second véhicule et firent descendre à coups de crosse des jeunes gens du premier, garçons et filles, les mains ligotées dans le dos. Tout fut accompli en moins de temps qu'il n'en faut pour se soulager ou fumer une cigarette. L'officier hurla des ordres. On plaqua les otages la face tournée contre le mur de pierres sèches surmonté de croix de ciment. Les soldats vite alignés les mirent aussitôt en joue. À ce moment l'une des filles, en jupe claire, d'une blancheur de peau éclatante, les cheveux roux mal noués en tresses, se mit à courir éperdument sur la route. L'officier leva le poing, visa et l'abattit d'une seule balle dans la nuque. L'instant de tomber, les bras entravés, elle esquissa un saut de biche et tournoya dans un adieu. Craignant d'autres escapades, le gradé ordonna le feu sur les autres qui, de colère, d'égare-

ment ou de désespoir, criaient des slogans en polonais. La salve, redoublée du coup de grâce, mit fin à l'épisode. Le peloton d'exécution regagna le camion qui démarra poussivement tandis que des civils mal vêtus, enterreurs ou terrassiers, s'occupèrent de convoier les cadavres vers quelque fosse commune de l'autre côté du mur. L'un d'eux, un mégot éteint aux lèvres, alla récupérer la fugitive qu'il se mit à tirer par les chevilles sur la chaussée pavée, y laissant une traînée sanglante. Dénouée, l'ample chevelure fauve s'éploya, la jupe claire se retroussa jusqu'aux cuisses puis par-dessus les flancs nus de la dépouille, au grand amusement des soldats de la Wehrmacht encore présents. Tout à coup, trois d'entre eux se tournèrent du côté du boqueteau et pointèrent leurs fusils. L'enfant n'eut pas le temps de se plaquer au sol et moins encore de s'enfuir. L'avait-on découvert ? Un feu croisé brisa des branches sans l'atteindre. Les tireurs, réjouis, remirent leur fusil à la bretelle et partirent à converser bruyamment tandis qu'on achevait d'évacuer les corps.

Quand le deuxième camion démarra à son tour, laissant l'endroit vacant comme s'il ne s'y fut rien passé, l'enfant resta prostré dans son abri de feuilles. Tout près, entre deux rameaux, une araignée tissait son motif éternel sur le bleu naissant du ciel. À travers sa toile inachevée, il vit deux mésanges s'ébattre d'un buisson l'autre en dansantes virgules. Sur la route et le long du mur, des vagues de sansonnets s'amassèrent pour une razzia imprévisible. Au passage tonitruant d'un avion de chasse, une gerbe de colombes jaillit du cimetière. Seul, frissonnant encore de la fraîcheur nocturne, les jambes humides de rosée, il eût voulu être une pierre sans cœur ni entrailles, une de ces statues informes à la croisée des chemins, saints des

prières et des intempéries, qui subissent paisiblement l'usure toujours semblable des choses. Mais les enfants ont trop d'impatience.

De temps à autre, dans l'interstice des chants d'oiseaux et des vains soupirs du vent qui montaient de la plaine, il lui semblait percevoir une plainte animale, comme un glapissement. Ses yeux douloureux, blessés à la trop cruelle lumière, explorèrent pan par pan les fourrés alentour, arrêtés soudain par un museau roux couché dans les herbes, à vingt mètres. Deux pupilles bleuâtres étaient fixées sur lui. Sur le qui-vive, les paumes à terre, il s'approcha très posément, avec le sentiment d'entrer dans un tunnel de clarté fauve. La bête ne bougea pas ; un léger tremblement parcourait son échine. Attentive, la gueule posée sur ses pattes avant, elle observait l'enfant. Quand une petite main s'avança, elle montra les crocs sans conviction. Des gouttes de sang perlaient de sa fourrure abrasée au niveau de l'épaule. La main toujours tendue, il demeura longtemps immobile à contempler cette jolie tête triangulaire, malgré les chardons qui dardaient ses mollets. C'était une jeune renarde qui haletait, sa langue rose palpitante. Il y avait dans son regard une franchise élémentaire et sans recul. L'enfant se mit à parler d'une voix à peine audible. Cela faisait des jours qu'aucun son articulé n'avait franchi sa gorge. Ce qu'il disait semblait venir d'un rêve ou du profond sommeil.

« N'aie pas peur, il ne faut pas avoir peur, tu as très mal, Ariel va te soigner, Ariel va laver tes blessures, tu guériras, on ira dans la forêt, on se cachera dans la forêt... »

Surpris par ses propres paroles, il s'interrompt : d'où montaient-elles, de quel abîme ? La renarde bâilla, la gueule grande ouverte ; l'amande de ses yeux s'étira

vers les tempes et ses oreilles pointues se rétractèrent. Les animaux – il l'avait remarqué naguère avec un chat malade – bâillent parfois d'une fatigue d'agonie. Mais il ne voulait pas qu'elle meure. Le fracas des fusils n'en finissait pas de retentir à travers l'air. La renarde s'appliquait à lécher la main posée tout près de son museau. Elle avait la rousseur de la jeune fille traînée par les pieds sur la route. Incapable de se retourner pour nettoyer son pelage, la bête léchait cette main comme par compensation. Bientôt, désolé, l'enfant aperçut des traces brunâtres sur sa paume. La renarde eut un hoquet, sa langue devint plus molle, toute gluante de sang, et ses yeux se voilèrent. Quand il voulut s'en saisir et l'emmener avec lui, ses pattes et sa tête s'affaissèrent d'un coup, comme si des fils invisibles et des baguettes cachées avaient été brisés. Il ne sut quoi faire de ce pauvre corps taché de sang, le posant dans les feuilles, le reprenant, tandis que sa fourrure s'horripilait et perdait sa chaleur. La mort est une marionnette.



À proximité de la Vistule, fleuve nonchalant entre maints lacs et affluents, une escadrille de Junkers Ju 88 avait détruit les deux grosses bourgades jumelles réunies sous le nom de Joniec. C'était au lendemain du dynamitage du seul pont sur arches de la contrée par des éléments de l'armée régulière en déroute. Chaussées éventrées, murs de façade noircis aux fenêtres béantes sur la fuite des nuages, escaliers accrochés aux reliquats d'intérieurs d'où un lit ou quelque armoire vacillait au bord du vide, vestiges d'une église réduite à son clocher et dont le toit de zinc presque intact coiffait les décombres d'une école contiguë...

L'enfant se faufilait par courses brèves entre les gravats. Il avait assisté de loin au pilonnage, la veille au soir. Les bombardiers s'étaient acharnés, déchirant l'air ; longtemps après leur départ, des flammes avaient éclairé la nuit. Ce n'était pas la première fois qu'il traversait une zone urbaine en ruine. On y trouvait des caves où dormir, de la vraie nourriture dans les échoppes éventrées, toutes sortes d'habits et des objets plus ou moins salutaires, tels une gourde, un briquet à mèche d'amadou, une brosse à dents, des calots de verre, un canif à trois lames, une boussole. Aussi, quand les habitants enfuis sur les routes n'ont pas eu l'heur ou la hardiesse de revenir, des dépouilles humaines et animales en travers des rues et sous l'ébou-

lis des bâtisses, la plupart en lambeaux, déchiquetées.

Tout en vagabondant au long des rues en grande désolation, l'enfant se récitait bouche close la prière si souvent entendue au shtetl. Détachées des yeux et du cœur et de la douce peau, les âmes écoutent-elles la bénédiction du kaddish faite pour les survivants? Il balbutiait des paroles de secours sans en comprendre un mot, si vieille musique de tête des vieillards de Mirlek. Alors qu'il vaquait d'un pan de ruine à l'autre par crainte d'être repéré, il découvrit des enfants sans vie, couchés là, devant la façade de la bâtisse couronnée d'un drôle de chapeau pointu. Leurs visages étaient lavés, leurs bras croisés sur la poitrine. Il y eut un nouvel effondrement de plâtras à l'intérieur. Quelqu'un cherchait à sortir. Le nuage de poussière blanche brusquement répandu par le portail et les fenêtres brisées enveloppa un spectre énorme, ogre ou golem de neige, qui tituba, les mains en avant.

— Je n'y vois goutte! dit l'apparition en expectorant et en se frappant les côtes des deux poings, ajoutant de la poussière à la poussière.

Le petit vagabond eut un mouvement de recul qui le mit en lumière.

— Ne te sauve pas! lança la créature qui reprenait peu à peu figure.

À bonne distance, prêt à déguerpir, l'enfant s'étonna de la métamorphose. Un prêtre devant lui achevait de secouer sa soutane.

— Tu n'es pas d'ici, dit-il. Mais que fais-tu seul dans ce chaos? D'où viens-tu donc?

Les paumes tendues par manière de protection, son vis-à-vis demeura coi, affichant un air de défiance intriguée. Le prêtre comprit aussitôt dans quelle sauvagerie s'était replié l'enfant. Cependant il ne cherchait pas

à fuir et considérait tour à tour la flèche de zinc de l'église tombée de travers sur l'horloge surhaussée en tourelle de l'école, les petits cadavres en rang sage sur la chaussée et la face marbrée de plâtre, de larmes et de suie du bonhomme, lequel tentait d'esquisser un sourire.

Aux confins de Mirlek, dans le faubourg chrétien séparé du shtetl par les entrepôts d'une scierie assourdissante où l'on fabriquait des traverses de chemin de fer, un curé à l'allure de fossoyeur venait de loin en loin donner la messe et les sacrements sous la nef de bois d'une chapelle. Après une course dans la campagne, il y a si longtemps, alors qu'il passait devant le calvaire du porche, le curé à la figure décharnée lui avait fait signe d'un geste avenant et s'était mis à ululer : « Venez, venez à moi, petits enfants de l'engance de Dieu... » Surgie comme ces rêves aux moments d'intense fatigue, l'évocation laissa pantois le jeune garçon, ses yeux attachés à l'un des frères cadavres, si pâle dans la clarté de septembre, si blanc de peau, les cheveux couleur de paille, ses doigts translucides croisés sur un col de blouse. Près de s'évanouir, les genoux fléchis, il sentit en lui comme une privation de substance, un arrachement. La mort est un pantin de verre.

— Allons ! Ne regarde plus ça ! ordonna le prêtre.

Sorti vivement des décombres, les pans de sa soutane balayant les corps couchés des écoliers, il se précipita pour retenir sa chute.

Les jours qui suivirent, nombre d'habitants de Joniec, tremblant de découvrir l'ampleur du désastre après avoir fui à travers champs une première attaque de stukas, revinrent sans hâte des communes

voisines, qui en charrette à chevaux, qui en omnibus motorisé, maints autres à bicyclette ou à pied. Une fois leur infortune constatée, plusieurs se replièrent le jour même vers les gares ferroviaires accessibles, bien décidés à gagner Cracovie, Lodz ou Varsovie. Les rares édifices publics indemnes furent vite investis jusqu'aux combles. On molesta et chassa quelques familles juives elles aussi de retour, au prétexte que leurs maisons n'avaient guère souffert des bombardements. La priorité du deuil modéra l'esprit de pogrom, exacerbé depuis l'invasion soviétique, jusqu'à Wilno et Bialystok pour ce qu'on en savait.

Charpentiers, menuisiers, scieurs de long, tous les métiers du bois de la double bourgade et des environs s'employèrent à façonner des cercueils. Les vieilles gens les plus démunis reçurent les vêtements des défunts et tout le monde, durant la *nuit vide* du rite funéraire, se mit à chanter des psaumes de consolation, des cantiques invoquant l'imminence d'une éternelle quiétude. Jamais le curé de Joniec n'eut plus de besogne qu'en ces lendemains de ravage. Il lui fallait prier et chanter encore, flanqué d'un chœur de rescapés pusillanimes, tant à l'église décoiffée que parmi les gravats où gisaient de présumés disparus, enfin au cimetière engorgé dont on repoussa l'un des murs pour y creuser de nouvelles fosses.

Toutefois le prêtre avait pris soin de mettre à l'abri l'enfant de nulle part et lui accordait au moins autant d'attention qu'à l'ensemble de ses ouailles. Le presbytère avait la particularité d'être ceint de tilleuls et de marronniers séculaires qu'un haut mur de clôture enserrait étroitement. À l'abri d'un tel rempart, d'épaisses frondaisons généraient un îlot de nuit polaire où l'enfant évoluait en toute discrétion. Il s'était

laissé capturer au milieu des décombres et des cadavres. Confié, lors de ces jours de funérailles, à la gouvernante, vieille dame impassible à l'odeur de savon noir, il hésitait encore entre se tapir et s'esquiver. Pour la première fois depuis des semaines, personne ne lui disputait son coin de territoire. Faut-il être enfermé pour se sentir libre ? Entre le presbytère aux allures de pavillon de garde-chasse et le mur d'enceinte, les vieux arbres occupaient si bien l'espace de leurs ramures entrelacées qu'on eût dit une retraite forestière préservée dans la ville. L'enfant se faufilait entre les troncs et grimpaux aux branches, seul hôte d'un labyrinthe vertical qui, à hauteur des faîtages de tuiles, lui laissait entrevoir les bâtisses pourfendues et les éboulis que remuaient des terrassiers. Les convois funèbres se succédaient dans les rues, alternant avec des charrettes surchargées de meubles et de ballots qui cahotaient derrière les corbillards, comme si les morts déménageaient.

Le soir du troisième jour, des blindés légers ouvrirent la voie aux camions de la Wehrmacht : une unité d'infanterie des forces d'occupation venait prendre ses quartiers dans les vestiges de Joniec. L'enfant sans nom considéra le défilé depuis la fourchure d'un tilleul ; il attendit que passât le dernier véhicule pour gagner la salle à manger du presbytère. Imperturbable, le prêtre rentré entre-temps patientait devant une soupière fumante. Ils dînèrent face à face en silence, sous le maigre éclairage d'une lampe à pétrole, tandis que la gouvernante allait et venait d'un pas nonchalant. Le regard soucieux du prêtre fut soudain distrait par des tirs répétés de fusil-mitrailleur.

— Les voilà qui s'installent, dit-il pensivement avant de prendre son jeune hôte à témoin.

Ce dernier hocha la tête et, rompant pour la première fois son mutisme, il répéta les mêmes mots avec l'accent du shtetl.

— Oui, ils s'installent.

— Je m'en doutais, murmura à part lui le vieil homme.

— Là-haut, dans l'arbre, je les ai vus passer...

— Continue, parle, raconte-moi... Tu as bien un nom ?

— Je ne sais plus.

— Tout le monde a un nom !

— Je ne me souviens pas.

— Comment s'appelle ton père ?

— Mon père ? Mon vrai père ?

— Est-il vivant ? Où est-il, où vit-il ?

— À Lodz, c'est lui, le clown.

— Un clown ? À Lodz ? insista le prêtre d'une voix songeuse. Désires-tu te rendre à Lodz ? Il n'y a plus de pont pour traverser le fleuve. La ligne de chemin de fer est coupée...

— Oui, oui, je vais à Lodz, soutint l'enfant, persuadé que c'était la réponse attendue.

— Mais rien ne presse. N'es-tu pas tranquille ici ? Je te donnerai un peu d'argent. Il y a des barges sur la Vistule et des trains de l'autre côté. Il faudra faire très attention, mon petit ! En temps de guerre, pour les Juifs, il n'y a que des ennemis. Surtout ne parle pas aux gens, garde ton visage d'ange. Ils te tueraient si tu parles.